

puement physique de l'homme qui se repose après un travail pénible, et son maître ne s'occupait pas beaucoup plus de lui que d'un chien qu'il aurait amené à la chasse.

Un observateur plus fin que l'hercule aurait certainement reconnu à certains tressaillements nerveux que l'indifférence contemplative du paillasse était plus apparente que réelle.

Mais l'alcide barbu était trop persuadé de sa propre supériorité pour se défier des facultés auditives d'un subalterne, et son attention était absorbée tout entière par le spectacle qui se préparait.

La scène, il est vrai, valait bien qu'on la regardât, et le hasard offrait à ce saltimbanque une émotion que des gens blasés auraient payée fort cher.

La civilisation moderne a rapetissé le duel, qui, trois fois sur quatre, n'est plus de nos jours qu'une promenade matinale, suivie d'un joyeux déjeuner.

D'ailleurs, pour apprécier un drame, il ne faut pas faire partie de la troupe, et les témoins sont des acteurs.

L'hercule, fort indifférent aux existences qui allaient se jouer sous ses yeux, jouissait donc d'un privilège assez rare, car la rencontre à laquelle il allait assister était sérieuse, et, de plus, il gardait toute la liberté d'esprit nécessaire pour profiter des secrets qu'il croyait avoir surpris.

Le dénouement approchait, et les deux adversaires se rendaient à leur place de combat.

L'officier de marine, appuyé sur le bras de son cousin, lui donnait ses dernières instructions avec une tranquillité parfaite.

De son côté, Valnoir, escorté de son fidèle Taupier, s'acheminait vers son poste en gesticulant beaucoup.

Ses mouvements saccadés contrastaient avec l'allure calme de M. de Saint-Senier, et il n'était pas difficile de deviner qu'il faisait des efforts pénibles pour conserver une attitude convenable.

Podensac n'avait pas quitté le centre de la clairière et s'appropriait visiblement à jouer un rôle capital.

Rien qu'à la façon dont il jetait en arrière sa tête pointue et dont il frisait sa moustache en croc, on devinait l'ancien prévôt de régiment, convaincu de l'importance de sa mission.

Les places avaient été choisies sur la lisière du taillis, et il eût été difficile de rencontrer un endroit plus commode pour se tuer dans toutes les règles.

Le sol était uni, et le bois, coupé partout à une hauteur égale, ne pouvait fournir de point de mire.

Les bûches entassées sur un des côtés de la clairière en faisaient un véritable champ clos.

Il n'était pas jusqu'au vieux chêne isolé au milieu du terrain qui ne semblât là tout exprès pour abriter les juges du camp.

Les trois amis des combattants l'avaient sans doute compris ainsi, car ils s'étaient réunis autour du troncséculaire et ils causaient entre eux avec une animation contenue.

Cette mise en scène, indiquée par la disposition des lieux, se trouvait arrangée de telle sorte que l'hercule, agenouillé devant son observatoire, faisait face aux témoins.

Il voyait, à quinze pas à peu près sur sa gauche, M. de Saint-Senier, et, à sa droite, Valnoir, un peu plus rapproché de lui.

Celui-ci se tenait droit et immobile. Il était d'une pâleur que son costume noir rendait encore plus apparente.

Il y avait dans sa contenance, assurément très-ferme, quelque chose de tendu, et dans toute sa personne un raideur indéfinissable qui accusait le travail de la volonté luttant contre les nerfs.

Quant à l'officier de marine, il boutonait avec soin son paletot, qu'il avait ouvert pour remettre à son cousin un paquet de lettres.

A voir son sang-froid, qui allait jusqu'à l'indifférence, on aurait été tenté de croire qu'il assistait à l'affaire en curieux.

« Patron, est-ce qu'ils vont tirer bientôt ? demanda tout bas Alcendor sans changer de position.

« Tiens, il paraît que tu as entendu, toi, grommela l'hercule assez surpris. Eh bien ! je te conseille de continuer à faire le mort.

« Oh ! soyez tranquille, patron, ça ne m'intéresse qu'au point de vue de l'acoustique. Le son parcourt environ 330 mètres par seconde, et je voudrais calculer... »

L'exposé du problème que la paillasse se proposait de résoudre fut interrompu par la voix sonore de Podensac.

Le futur colonel s'était détaché du groupe et adressait aux deux adversaires la question consacrée :

« Etes-vous prêts, messieurs ? »

Les combattants acquiescèrent d'un signe de tête.

« Au troisième coup que je frapperai, reprit Podensac, M. de Saint-Senier tirera le premier ; M. de Valnoir rendra le feu immédiatement. »

Il y eut quelques secondes de silence solennel.

Si peu accessible qu'il fût aux émotions, l'hercule, sans cesser de regarder de tous ses yeux, passait rapidement sa grosse main sur sa barbe, ce qui était chez lui l'indice certain d'une forte préoccupation.

Le chant clair d'un pinson, qui venait de s'élever dans les branches, fut interrompu par le signal donné par Podensac.

Le coup de pistolet de l'officier de marine partit en même temps que le dernier claquement de mains.

« Manqué ! » dit l'hercule d'une voix étouffée.

En effet, Valnoir avait tressaillé légèrement, mais il était resté en position, le corps de profil,

l'arme haute, et le bras droit couvrant la poitrine.

« C'est drôle ! murmura Alcendor : je n'ai pas entendu la balle ; impossible de calculer le déplacement de l'air. »

Après avoir tiré, M. de Saint-Senier s'était à peine effacé, et, dédaignant de se garantir avec son arme, il regardait fixement son adversaire, qui le visait déjà.

Presque aussitôt, Valnoir fit feu avec une précipitation qui dénotait un médiocre sang-froid.

« Cette fois, elle a sifflé, dit à demi-voix le paillasse, et le carré des distances... »

« Mille trompettes ! il est mort ! » cria l'hercule, oubliant qu'on pouvait l'entendre.

Mais son exclamation se perdit au milieu du trouble qui suivit le second coup de feu.

M. de Saint-Senier venait de tomber les bras en avant et la face contre terre.

Les témoins avaient couru à lui tous à la fois, pendant que Valnoir jetait son pistolet avec un geste de regret trop spontané pour ne pas être sincère.

« Il a été tué sur le coup ; la balle est entrée au-dessus de la cinquième côte, dit Podensac en se penchant à l'oreille de Taupier.

« Roger ! réponds-moi ! » criait l'officier de mobiles en secouant la main de son malheureux cousin, dont la mort n'était que trop certaine.

Les yeux fixes et la figure livide de M. de Saint-Senier indiquaient assez qu'il avait été atteint dans la région du cœur.

Le sang avait à peine coulé par l'étroite ouverture qui trouait le paletot à la hauteur du sein. L'épanchement avait dû se faire intérieurement et déterminer une mort instantanée.

« Il n'a pas souffert, et bien des soldats comme nous envieraient sa fin, » repris Podensac, qui ne trouvait pas d'autres consolations à offrir à un parent désespéré.

Mais le jeune officier ne paraissait pas l'entendre.

Il s'était jeté à genoux auprès du mort et le regardait d'un œil égaré, en répétant tout bas un nom de femme :

« Renée ! »

Taupier, après les premiers instants consacrés à l'expression quelque peu forcée d'une douleur de commande, avait jugé convenable de s'éloigner du groupe désolé et d'aller rejoindre son ami Valnoir.

Celui-ci, qui semblait fort troublé de l'issue du combat, s'était assis en tournant le dos à la scène et tenait sa tête dans ses mains.

Cloué par l'émotion dans sa cachette, l'hercule n'avait pas encore bougé.

L'événement tragique auquel il venait d'assister avait fortement remué les fibres grossières de son intelligence, et il s'opérait dans son lourd cerveau un travail complexe.

Il se croyait bien sûr d'avoir mis la main sur un double mystère qu'il comptait exploiter sans scrupule, et il comprenait parfaitement que, s'il laissait partir sans se monter les acteurs de ce drame, il allait perdre le fil conducteur le plus important de tous.

D'un autre côté, il se souciait médiocrement de se mêler à une affaire où il y avait eu mort d'homme.

Les gendarmes ou les gardes forestiers pouvaient survenir d'un moment à l'autre, et, par instinct autant que par profession, l'artiste forain redoutait le contact des représentants de l'autorité.

Le plus sage parti eût été assurément de reprendre le chemin par lequel il était venu et de rejoindre la carriole, sauf à revenir visiter la place un peu plus tard.

Mais il était fort difficile de s'éloigner sans être vu, et cependant le plus pire était encore de se laisser prendre en flagrant délit d'espionnage.

Plus incédés que jamais après tant de réflexions, le saltimbanque caressait fièvreusement sa barbe, et, dans son embarras, il en était venu jusqu'à interroger de l'œil son inférieur, que d'habitude il ne consultait guère.

Alcendor n'avait pas changé de position et semblait absorbé dans des calculs ardu, car il fermait les yeux à moitié en marmonnant des chiffres.

Son maître impatient allait le pousser du pied pour l'arracher à ses calculs, quand tout à coup le paillasse se leva, comme s'il eût été poussé par un ressort, en criant :

« Régine ! »

F. DE BOISGOREY.

(La suite au prochain numéro.)

## FAITS DIVERS

—Une petite fille de huit ans a cueilli des fraises mûres, ces jours derniers, sur la montagne, près de l'observatoire.

—Deux individus entrèrent, il y a quelques jours, dans le magasin de M. William McGowan, au coin des rues Saint-Laurent et Ontario, pour faire changer un billet de \$5. Pendant que l'un d'eux causait avec le propriétaire, l'autre fouillait le tiroir et enlevait \$35. La perte n'a été constatée qu'après le départ des deux coquins.

—Lundi de la semaine dernière, à bord du vapeur *Trois-Rivières*, et pendant le trajet de Montréal à Trois-Rivières, M. Gault, M.P., s'est fait voler une belle montre en or. M. Gault s'aperçut qu'il était volé juste à temps pour empêcher la chaîne d'aller rejoindre la montre, mais trop tard pour retrouver celle-ci entre les mains du voleur. Deux individus à mine suspecte ont été arrêtés.

—On mande de Barnston, en date de lundi, qu'un cultivateur, du nom de Daly, qui se rendait chez lui, dans la nuit de samedi, venant de Cooticooke, a été assassiné par deux hommes, qui l'ont attaché à l'essieu de sa voiture avec ses guides et l'ont fait traîner une bonne distance. Quand on l'a trouvé il était mort. A l'enquête du coroner le jury a prononcé un verdict de meurtre au premier chef contre James Bowen et contre un nommé Webster, complice. Les deux accusés sont en prison. Le défunt laisse une femme et trois jeunes enfants.

—Zozime Denoncourt, cultivateur de Saint-Grégoire, a été trouvé mort vendredi matin dans son champ. Il avait laissé la maison le soir précédent pour aller voir ses bestiaux sur sa terre et n'est plus revenu. Comme il était en parfaite santé à son départ, les membres de sa famille ne s'inquièrent pas de son absence et allèrent passer la veillée à une épluchette de blé-d'inde chez un voisin.

A leur retour, grande fut leur surprise de ne pas trouver leur père à la maison. Ils coururent chez les voisins, au milieu de la nuit, et se prirent à le chercher partout. Ce n'est que quelques heures après qu'ils le trouvèrent mort dans son champ à trente arpens de sa demeure.

COUPS DE COUTEAU.—Lundi soir, une lutte s'engagea au quai de Québec entre deux hommes ivres nommés Léon Noël et Louis Gundron. Pendant qu'ils se battaient, Noël tira un long couteau à ressort et en frappa son antagoniste à la figure au-dessus de l'œil. La lame du couteau a frappé l'os de la joue avec une violence telle que la pointe du couteau est repliée sur elle-même. Noël a été arrêté et s'est avoué coupable.

—Des troupes portugaises, en allant aux Indes, firent naufrage dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance. Une partie aborda au pays des Cafres ; l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau.

Le pilote, voyant l'embarcation trop chargée, avertit le capitaine qu'on va couler si l'on ne jette pas à l'eau une douzaine de victimes.

Le sort tombe sur le soldat dont le nom est resté inconnu. Son jeune frère demande avec instance à prendre la place de son aîné. « Mon frère, dit-il, est plus utile que moi : il nourrit mon père, ma mère, mes sœurs ; s'ils le perdent, ils mourront de misère ; faites-moi périr, moi qui ne leur suis d'aucun secours. » Sa proposition est acceptée et on le jette à la mer.

Pendant six heures le jeune homme suit la barque à la nage, enfin il la rejoint. L'équipage, touché de sa constance, lui permet de reprendre sa place ; il sauva ainsi sa vie et celle de son frère.

—Six des hommes employés à la construction de la nouvelle église de Saint-Liboire travaillaient sur un échafaud placé à environ 18 pieds du sol. Le contre-maître leur ordonna de placer sur cet échafaud une pierre d'environ quatre pieds de longueur. Ils firent la remarque que l'échafaud n'était pas assez solide, mais le contre-maître fut d'opinion contraire. Il dit qu'il n'y avait pas de danger et la pierre fut montée et placée sur la plateforme.

A peine quelques secondes s'étaient-elles écoulées que l'échafaud s'écroula tout à coup et que les six hommes furent précipités sur le sol, recevant des blessures plus ou moins graves. L'un d'eux échappa d'une manière presque miraculeuse. Il se trouva à tomber sous une poutre, sur laquelle vinrent s'arrêter plusieurs planches, formant une espèce de toit au-dessus de lui et le préservant des pierres. Deux hommes se sont brisés le dos et blessé cruellement à la tête. Un autre eut la jambe broyée et les côtes enfoncées. L'amputation de la jambe a été jugée nécessaire. Un cinquième eut la partie charnue de la jambe complètement déchirée ; on pouvait voir à nu les muscles et les os. Le sixième se blessa sévèrement à la tête. Les entrepreneurs n'étaient pas sur le lieu de l'accident.

DOUBLE RÉCOLTE.—M. Frédéric Bourassa, cultivateur, de Saint-Barnabé, a semé une certaine quantité d'orge le 27 avril dernier. Son champ ayant été bien préparé, il fit, le 12 juillet dernier, une bonne récolte d'orge.

Mais M. Bourassa ne s'en tint pas là ; le même jour qu'il cueillit son orge, il laboura de nouveau le même champ et lui confia une seconde semence ; cette fois, c'était du sarrasin. Aussi heureux qu'à la première semence, cet actif cultivateur a vu le même champ se couvrir d'une nouvelle moisson qui promettait beaucoup, et en effet, vendredi, le 20 septembre, M. Bourassa recueillait une seconde et abondante moisson donnant un grain bien nourri et rendu à parfaite maturité. Voilà un fait qui s'est déjà produit plusieurs fois, il est vrai, dans notre pays, mais que nous aimons à constater parce qu'il atteste de la fertilité de notre sol et de l'avantage de notre climat.

—Tous les messieurs de la ville et de la campagne sont respectueusement priés de faire une visite au grand magasin de chapeaux nouveaux de CHS. DESJARDINS & CIE.

—Toutes personnes ayant des pelleteries à faire réparer, telles que capots, manteaux, casques, manchons, etc., sont priées de venir voir les bas prix que nous avons décidé de charger cet automne, vu l'extrême rareté de l'argent. Nous avons, cette année, des teinturiers et des manchonniers qui, avec du vieux, vous remettront ces articles absolument comme neufs et à la mode du jour.

CHS. DESJARDINS & CIE.,  
Portes voisines de M. A. Pilon.

VISITEURS.—Tous les jours, plus de 200 étrangers visitent le grand magasin de chapeaux et de pelleteries de DUBUC, DESAUTELS & CIE. Tous s'accordent à dire qu'il y a là le plus grand choix et que les prix sont de 30 à 40 pour cent plus bas qu'ailleurs ; c'est au No. 217, rue Notre-Dame, là où le gros chien blanc est à la porte.

MM. Narcisse Beaudry et frère, Bijoutiers et Horlogers, annoncent à leurs pratiques et au public en général qu'ils ont en magasin un assortiment de MONTRES en or et en argent, ainsi que des BIJOUX tant importés que de leur fabrication. MM. Beaudry et frère font aussi la dorure et argenture, ainsi que la fabrication et réparation d'ornements d'églises. Nous croyons devoir faire remarquer au public que ces deux messieurs sont tous deux ouvriers et surveillent, chacun dans son département, l'exécution des ouvrages faits.

NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY,  
Bijoutier pratique. Horloger pratique.

Maison Canadienne.—On parle beaucoup de ce temps-ci, et avec raison, de protection. Nous en avons besoin plus que jamais ; car notre commerce menace ruine. Tout le monde est à la veille de faire banqueroute. Malgré cela, nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que la célèbre Maison PILON de cette ville, quoique l'argent soit plus rare, a mis \$200,000 au jeu pour ses achats d'automne. Tous les jours elle reçoit des centaines de caisses d'Europe et du Haut-Canada. Ainsi, elle vient de recevoir 1,000 pièces de Tweeds Canadiens des manufactures mêmes. Ayant acheté ces Tweeds pour argent comptant, elle peut les vendre à des prix qui étonneront tout le monde. Son importation d'Europe, consistant en soieries, étoffes à robes, fleurs, chapeaux, flanelles, winceys et articles de fantaisie, est énorme. Et, quand on achète pour de l'argent comptant dans des temps durs comme ceux que nous traversons, vous savez quels avantages ont pu avoir. Alors, il n'est pas étonnant que la Maison PILON ait une aussi grande renommée pour vendre à bon marché. Que tous les autres marchands disent qu'elle donne ses marchandises et qu'elle gâte le commerce ; très-bien. Les pratiques connaissent assez leur intérêt pour aller là où tout est à BON MARCHÉ.

A. PILON & CIE.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envoient déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité inébranlable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos étoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds *gratis*, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

## AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vantours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement.

J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.